

# Commentaire

*« Il n'y a pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans vaillance », Thucydide.*

NUMÉRO 156 / HIVER 2016

ISSN 0810-8214

Alain Besançon

L'islam et ses attraits

Pour citer cet article :

---

Alain Besançon, « L'islam et ses attraits », Commentaire, n°39, Hiver 2016, p. 743 à 754.

---

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Distribution électronique Commentaire SA.  
© Commentaire SA. Tous droits réservés pour tous pays.  
[www.commentaire.fr](http://www.commentaire.fr)

# L'islam et ses attraits

ALAIN BESANÇON

---

*L'islam doit être jugé non pas sur son rapport à Dieu – comme font souvent les chrétiens – mais sur son rapport au monde. C'est ce rapport qui fait de lui « une bonne religion ». Elle explique la fidélité de ses adeptes et l'attrait qu'elle exerce sur notre monde moderne, en dépit de ses agressions.*

A. B.

---

L'IDÉE fondamentale de cet essai est que l'islam est dangereux pour notre civilisation non pas tant par son terrorisme que par ses attraits. Le terrorisme est une agression dont il est assez facile de se défendre. Les attraits sont une tentation. Celle-ci est favorisée par l'ignorance générale où nous sommes de l'islam.

Cette idée fondamentale, je n'ignore pas que je la jette à contretemps. L'islam se manifeste à nous par des turbulences, des agressivités qui effraient nos sociétés et ne leur font pas envie. Cette brutalité, ces excès touchent les sociétés musulmanes elles-mêmes. Elles répondent à des conditions anciennes et nouvelles et à des causes si multiples que leur analyse réclamerait une discussion bien différente de celle dont il sera question dans le présent essai. Je propose une vision peut-être idéale, celle que l'islam se donne à lui-même et que les Occidentaux quelquefois sont prêts d'accepter quand ils donnent dans l'humeur « orientaliste ». La religion du Coran veut donner aux hommes le moyen de fonder une cité parfaite, une cité de paix, une cité de justice. Il veut apporter aux hommes la tran-

quillité de l'âme, la libération de l'angoisse. Les troubles actuels montrent la limite de cette noble ambition, les limites de sa vérité. Ceci posé, revenons au thème du présent article.

L'islam <sup>(1)</sup> a toujours dit de lui-même qu'il était la religion la plus adaptée à l'homme tel qu'il est. Il est juste milieu. « Nous avons fait de vous, dit le Coran, une Communauté de juste milieu. » Il élague largement les 613 commandements du judaïsme. Ce n'est que sur le chapitre du vin qu'il tranche en faveur de la sévérité. Dans l'ensemble il est plus laxiste que la Torah. Universaliste, il refuse l'élection du peuple juif. À l'égard des chrétiens, il se rebelle contre les absurdités de la doctrine. Il n'admet pas la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption. Il charge Jésus musulman de proclamer ce refus. La chasteté, le pardon des injures, l'amour des ennemis lui semblent des bizarreries incompréhensibles, contraires à la nature humaine. « Se tenir

---

(1) Je n'ai considéré que le sunnisme. Le chiisme est profondément différent.

éloigné des extrêmes » est un souci constant de chaque école sunnite.

Dans le monde actuel l'islam propose des solutions viables et acceptables. Celle qui lui est le plus reprochée est le statut de la femme. Elle est inférieure de nature. Son sort est de se marier, selon les lois de l'islam, et de faire des enfants. En Occident, la dissolution de l'ancien droit, qui faisait de la femme une mineure protégée, a fait que le mariage aujourd'hui est presque inaccessible à la plupart des jeunes filles. Elles vont d'un garçon à l'autre, sachant qu'ils ne veulent pas s'engager. Les unions ne tiennent que par l'amour, passion transitoire. Au bout d'un certain temps les filles restent seules, heureux si elles ont un enfant qu'elles élèveront sans père. Étant donné que les femmes désirent le mariage et les enfants, du moins la plupart d'entre elles et malgré les doctrines à la mode qui ne laissent pas de les influencer, elles pourraient prêter l'oreille à la promesse de l'islam. Celui-ci leur garantit un mariage, le mariage musulman, certes, mais qui est un mariage véritable, dont la fin est l'engendrement des enfants.

Alors que la société occidentale s'émiette et se décompose dans l'individualisme, l'islam propose une communauté. Cette communauté existe à l'échelon local. Elle est soutenue par des devoirs religieux et par la solidarité réelle produite par le devoir légal de l'aumône. Cette communauté s'élargit dans l'Umma, dont les frontières délimitent la zone dans laquelle la loi de l'islam est en principe appliquée. La division en « nations » est subordonnée à cette communauté. L'Occident a connu quelque chose d'équivalent avec la chrétienté. Celle-ci n'existe plus ni en fait ni idéalement alors que l'Umma existe encore, au moins idéalement.

Sauf crises passagères et poussées de fanatisme, la communauté musulmane est stable et ne change pas d'un siècle à l'autre, au point qu'on a du mal à savoir si tel événement a eu lieu aujourd'hui ou il y a mille ans. La vie musulmane ordinaire est paisible. Les prescriptions alimentaires sont légères et permettent plus facilement que la *kachrout* juive de confectionner une cuisine savoureuse. Dans toute l'étendue de l'islam il est possible de bien manger. Dans l'ensemble les mœurs musulmanes ne sont pas éloignées radicalement des nôtres. Elles varient selon l'espace

et le degré de développement de l'immense domaine qui va du Maroc à l'Indonésie. Elles n'ont rien d'inhumain. Dans certaines régions des Balkans elles se mêlent intimement aux mœurs non musulmanes, ce qui ne diminue en rien, nous verrons, la haute barrière qui sépare l'islam de notre monde.

Si on se place sur le plan strictement théologique, la frontière perd sa visibilité. Les chrétiens, en voyant les musulmans croire au Dieu unique, réserver une place honorable à Jésus et à la Vierge, pratiquer comme eux ou mieux qu'eux le jeûne, la prière, l'aumône, sont dérouterés. Depuis saint Jean Damascène, ils hésitent à condamner, ils se demandent s'il n'existe pas une sorte de cousinage entre les deux religions, si le Coran n'est pas une écriture inspirée que l'on peut rattacher au tronc biblique. Nous reviendrons là-dessus : la principale cause d'erreur est de juger l'islam à partir du Dieu unique, qui apparemment est commun avec les deux religions bibliques. Pour bien voir la frontière, il ne faut pas partir de la théologie, mais du rapport fondamental au monde. La relation à Dieu est seconde par rapport à la relation au monde, qui, elle, fait de l'islam un système religieux réellement à part du nôtre. Il faut considérer d'abord le rapport au temps.

## Le temps

La religion biblique (j'entends celle des juifs et des chrétiens) conçoit le temps comme ayant un début et un terme. Les hommes, expulsés du jardin de l'Éden, restent longtemps dans l'attente. Puis Dieu s'adresse à eux, leur fait des promesses, se crée un peuple choisi, veille sur lui, le comble, le corrige, lui envoie son Messie par qui il s'adresse à l'humanité entière. Ensuite il leur donne une espérance, le royaume de Dieu. Au terme, Dieu roulera le ciel, le monde et son histoire comme un rouleau et ce sera la fin des temps, et du temps.

Dans l'islam, Dieu n'a de relation directe avec les hommes qu'au commencement. Il leur donne une loi, à leur naissance, un pacte, un *covenant*. Tout homme naît musulman. Ce *covenant* fait de chaque homme un dépositaire du Coran. Les juifs, les chrétiens, les païens réussissent à altérer ce dépôt initial. La Torah, l'Évangile sont des instruments de falsifica-

tion. La conversion à l'islam signifie le retour à la pureté de l'origine. On ne devient pas musulman, on le redevient.

Cette loi dont chaque homme est muni est complète et détaillée. L'homme a pour devoir de l'appliquer. Elle n'est pas progressive comme la révélation judéo-chrétienne, qui se déroule dans le temps, dans l'histoire. Elle est intemporelle. Le musulman se conforme à la loi qui lui est donnée d'un seul coup, et peu importe le moment initial de la conversion. Elle ne porte pas de date.

L'application des cinq piliers (confession de foi, prière rituelle, jeûne, pèlerinage, aumône, auxquels s'ajoute le devoir communautaire du jihad) suffit à garantir le salut. Il n'y a rien qui se compare à la longue route du juif et du chrétien qui commence à la naissance et se continue jusqu'à la mort et au cours de laquelle l'homme de la Bible se métamorphose. Le juif, le chrétien sont toute leur vie en rapport intime avec Dieu, qui les guide, les aide, leur pardonne, les sauve. Ils ont un modèle, Dieu lui-même à travers la Torah ou son Verbe incarné auquel ils s'efforcent de s'identifier, moyennant l'étude, la prière, le secours des sacrements, la grâce. Le Dieu de l'islam est infiniment loin. Il n'est pas question de s'identifier à lui. Il laisse vivre l'homme à son gré, pourvu qu'il obéisse à une loi fixe, toute donnée à l'origine, écrite. Ce Dieu est tout-puissant, sa providence est inflexible et il ne laisse pas de libre arbitre ni à l'homme ni au monde. Les lois de la nature n'existent pas. Il n'y a que des « habitudes » de Dieu, et il peut les changer à sa volonté qui est imprévisible et inconnaissable. L'exploration scientifique de la nature est inutile parce qu'il n'y a pas de nature <sup>(2)</sup>.

La loi musulmane, explique Gardet, actualise un retour sur la permanence immobile des origines. Elle focalise sur l'instant « itérativement unique » du pacte originel, donné à chaque homme à sa naissance, sur la « pré-éternité » de la foi d'Abraham, de la prédication de Mahomet, du jugement, de l'heure dernière. « Pour le musulman le temps vécu est beaucoup moins une durée qui s'écoule qu'une constellation, une voie lactée d'instant. Le temps vécu est une succession d'instant ponctuels dont chacune est comme un

point de tangence du devenir humain et de l'éternité divine. » Selon Massignon, l'homme n'est pas histoire, il est créature et témoin de Dieu. « La voie lactée des instants ponctuels ne se dilue pas en durée homogène. Ses points discontinus restent les signes des décrets divins. Ils jalonnent la route vers le "jour de l'Instant connu qui est celui de l'Heure dernière". » À quoi se réfère sans cesse la fameuse formule « Inch Allah », « si Dieu veut », tant de fois prononcée.

Le musulman n'est pas guidé par Dieu, ni ne communique avec lui par la conversation et la prière. Il est « soumis ». Il accomplit le programme dont Dieu l'a pourvu. Il existe une copie authentique de ce programme dans le divin Coran incréé que le musulman apprend par cœur, dans une langue qu'il ne comprend pas le plus souvent, car le Turc ou l'Indonésien ne comprennent pas l'arabe.

Il y a peu de repères chronologiques dans le Coran. Les épisodes bibliques qu'il contient sont déformés et hors du temps. Les grands prophètes, Isaïe, Jérémie, ne sont pas cités parce qu'ils sont accrochés à une histoire. Le Coran raconte des histoires, qui n'ont pas besoin d'être datées. Jonas, par exemple, est tenu pour un grand prophète. Marie, la Vierge, est la sœur d'Aaron, le frère de Moïse, ce qui annule sa place dans la chronologie. Les repères chronologiques de la vie de Jésus – né sous Hérode, mort sous Ponce Pilate – sont soigneusement écartés. Le musulman est donc libre de vivre dans la contemplation paisible de l'instant et de l'éternel. L'ancienne conscience du Destin, aveugle, inévitable, est rétablie dans sa religion. C'est son point de contact avec les religions de l'Antiquité.

L'Occidental vit dans la pression des choses à faire. S'il est chrétien, il doit vaquer à son salut. Il doit entrer dans l'intelligence de la foi. C'est une obligation permanente dans la partie occidentale de la chrétienté. La tradition augustinienne n'est pas favorable au repos. À la contemplation, elle a joint toujours l'action. La partie orientale est plus nonchalante. L'Occidental post-chrétien subit le surmenage de nos sociétés modernes. Il se compare, comme écrivait Rousseau. Il est pris dans une ambition insatiable, vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis d'autrui. L'angoisse le pousse en avant. Pour faire face à ces obligations, il doit développer son intelligence.

(2) L'islam redoute que la découverte scientifique n'amène à être en contradiction avec le Coran. Il a brillé souvent en revanche en mathématiques qui ne peuvent amener cette contradiction.

L'éducation qu'il subit a pour tâche d'entraîner l'intelligence, de la spécialiser, de la mesurer. Le monde historique dans lequel il est plongé lui imprime une direction, car l'histoire est orientée, même s'il ne connaît pas sa direction. L'homme moderne, accablé de tâches, est perpétuellement fatigué. Il a inventé, pour parer à cette fatigue, les vacances, la retraite et l'industrie du divertissement. Il n'arrive pas à se reposer.

Voyons d'autre part l'islam. Il ignore et veut ignorer l'histoire. Il nous libère de ce cauchemar dont nous sommes impuissants à nous réveiller. Les catastrophes surviennent : elles manifestent le destin. Il n'y a qu'à s'y soumettre. C'était écrit. Dieu dispose.

## Penser fatigue

Cela rend inutile l'exercice de l'intelligence. La loi intérieure vérifiée par la lecture du divin Coran donne tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Penser fatigue. C'est pourquoi en domaine musulman, s'il y a eu des savants remarquables, qui ont résolu des problèmes difficiles, on ne peut pas dire qu'il y ait eu une tradition scientifique ininterrompue et cohérente. La philosophie spéculative a interprété Aristote et Plotin, mais elle aussi est intermittente. Elle se réfugie dans la mystique, qui dans le sunnisme n'est considérée qu'avec une certaine méfiance. Toujours, quelque Ashari, quelque Ghazali vient mettre le coup d'arrêt, avec l'accord général de la communauté

Nous sommes dans une bourgade de l'immense espace musulman très semblable à d'autres. Le soleil tape sur les maisons sans fenêtre où sont les femmes. Il y a un café où les hommes boivent du thé à la menthe, fument leur narghilé, jouent aux dominos, parlent calmement sans élever beaucoup la voix. Une musique répétitive les accompagne. Ils sont là, dans une humeur de contemplation, à goûter le déclin du jour. Demain sera un autre jour, un jour pareil. C'est un état d'esprit qui ressemble à ce que les chrétiens appellent « l'adoration perpétuelle », mais, ici, vraiment perpétuelle, ou plutôt praeternelle. La conversation ne s'élève pas au-dessus du nécessaire <sup>(3)</sup>. Dans l'immobilité musulmane,

il n'y a pas grand-chose à échanger, sinon les nouvelles de la bourgade, les soucis de famille, auxquels on ne peut rien. C'est arrivé, c'est tout. L'islam met à l'abri de l'histoire et dispense de l'intelligence. C'est un immense bienfait.

Revenons à l'Occident d'aujourd'hui, plongeons dans l'affairement et la fatigue dont il se plaint. Les inventions nombreuses pour soulager cette fatigue, pour apaiser l'ennui, pour distraire, ont atteint parfois leur but et ont assoupi l'individu sans lui apporter la paix, la paix contemplative dont jouit dans la bourgade algérienne ou afghane le tranquille buveur de thé. La musique qu'il ne peut s'empêcher d'écouter est tonitruante. Sa famille est en voie de dissolution. Le mariage et les enfants sont improbables. Le passé est un mauvais souvenir ou une nostalgie. Le futur inquiète. L'éducation à l'école est conçue en vue d'un avenir dont personne ne sait comment il sera, et le contenu de l'éducation, tel que l'école la dispensait par fidélité à une longue tradition, est en rapide dissolution. Pourquoi ? Personne ne le sait. Il y a trop de facteurs. Le dynamisme de la science et de la technologie ne peut pas être ralenti. Il distribue à tous mille commodités, mais on le devine gros de misères actuelles, et de dangers potentiels. Le fellah égyptien, qu'une télévision ou une mobylette suffit à combler de bonheur, recueille les miettes du dynamisme occidental, auquel il n'essaie pas de contribuer.

L'Occident dramatise ce tableau et l'appréhende, même si d'autres facteurs vont en sens contraire. L'intelligence prométhéenne ne conçoit pas que des bombes atomiques. En soi l'intelligence est l'intelligence, c'est-à-dire le trésor le plus précieux que puisse posséder l'humanité. Cependant les fruits du progrès sont décevants et le privilège de l'intelligence se paie cher.

On parle couramment de la crise de la société occidentale. Je préférerais parler de la décomposition de cette même société parce qu'elle est composée de plusieurs éléments liés qui se décomposent tour à tour mais pas simultanément. C'est en les énumérant qu'on verra plus commodément les attraits de l'islam. Il offre une sorte de terrain d'atterrissage à ces diverses composantes à bout de souffle.

(3) Cette vignette ressemble assez à l'islam méditerranéen, du Maroc au Moyen-Orient, généralement arabe. Je ne sais pas si l'islam de l'Asie centrale est très différent.

## Le mariage et la famille

Beaucoup espèrent retrouver dans notre monde moderne une possibilité de mariage et de famille. L'islam la promet et la réalise. Depuis deux ou trois siècles le mariage est chez nous fondé sur l'amour, alors qu'auparavant c'était l'inverse, l'amour était justifié par le mariage. L'amour servait de catalyseur, ou d'amorce. Il était fait pour passer, comme il passe naturellement au bout de quelques mois ou de quelques années. Une transition difficile devait alors prendre le relais, dont l'échec ou la réussite décidait du bonheur et du malheur dans le mariage. Passer de l'amour passion à l'amour conjugal est une affaire d'autant plus délicate que ces deux choses si différentes sont appelées du même nom, amour. Dans l'islam on sait très bien que le mariage est l'élément solide de cette réunion de deux êtres humains. Il n'est pas besoin de la phase amoureuse, et il est même prudent de l'éviter, car elle est source d'accidents imprévisibles. Que le mariage soit combiné dans une négociation entre deux familles est assez naturel, même si les futurs conjoints sont consultés. La jeune femme voit plus ou moins furtivement celui à qui on la destine, un jeune homme, bien ou mal fait, un vieillard, et dans ce cas elle est instruite des avantages dont elle jouira à épouser un homme stable, déjà muni d'une autre femme, qui lui assurera une vie calme. Le mariage musulman est raisonné. Le nôtre est abandonné à un sentiment reconnu irrationnel, à une flèche tirée par un archer aveugle.

Chez nous les familles ne sont pas constitutionnellement convoquées. Elles attendent, elles tremblent, et elles savent qu'elles n'y peuvent rien. La fille ne se marie pas parce qu'elle n'a pas plu ou parce qu'elle n'en a pas envie. Ou bien encore elle se marie avec un homme qui déplaît à son père et à sa mère. Lesquels redoutent le divorce ou bien l'espèrent comme une nouvelle partie jouée avec d'autres cartes. Il est curieux que le mariage dans la mode actuelle soit souvent l'occasion d'une fête grandiose, ruineuse, disproportionnée, peut-être pour conjurer les mauvaises fées que l'on prévoit, pour encourager les enfants à tenir bon, pour se laver les mains d'un échec inévitable. Ou tout simplement pour fêter le soulagement des parents à voir leur fille enfin mariée et devenue plus honorable.

Le mariage musulman est ce qu'il est. Il peut être enviable pour ces parents impuissants, et pour la jeune fille qui ne supporte plus le hasard pur, ni n'ose le plongeon qu'elle voit ses amies risquer à leur dépens. En islam il est réglé par le droit. On peut avoir quatre femmes, pas plus. Il faut les traiter équitablement, sur un pied d'égalité. Le devoir conjugal en principe s'applique à la plus vieille, à la plus laide, à la plus désagréable. Le divorce est réglé légalement ainsi que l'héritage.

Le mariage musulman a pour fin avouée l'engendrement des enfants, comme, autrefois, l'était le mariage juif et chrétien. Il semble que cela soit un droit pour les femmes musulmanes de concevoir et de mettre au monde un enfant. Dans la famille, les enfants sont en général bien traités. Les garçons jouissent d'une grande liberté. La circoncision est l'occasion d'une fête où l'enfant reçoit suffisamment de gâteries pour garder bon souvenir de l'opération. Les filles sont gardées à la maison et leur pudeur est jalousement surveillée. L'excision n'est pas dans l'islam. Elle est une coutume vicieuse répandue autour du Nil, mais elle n'adhère pas plus au Coran que la coutume de comprimer les pieds des filles ne faisait partie de la civilisation chinoise (4).

La dissociation du mariage et de l'engendrement des enfants est un fruit de la civilisation occidentale post-chrétienne. Beaucoup de femmes souffrent de cette dissociation. Dans le monde musulman, l'avortement n'est pas le plus sacré des droits, encore moins le plus indispensable des devoirs. Comme il n'est plus possible de revenir à l'état judéo-chrétien des mœurs et des lois, l'islam se présente comme la solution disponible de la décomposition du mariage et de la famille.

## L'éducation

Dans notre monde les enfants vont de bonne heure à l'école. Ils y restent de plus en plus longtemps, jusqu'à treize ans, jusqu'à seize ans, et, au-delà du délai légal, ils subissent l'enseignement supérieur, bac plus deux, bac plus six, etc. La technicité de ce qu'il convient absolument de savoir prolonge les études jusqu'à trente ans et au-delà.

(4) La circoncision, pratique préislamique répandue, n'est pas non plus dans le Coran.

L'enseignement long est une nécessité de nos sociétés et du dynamisme de plus en plus rapide qui les anime. Elle dispose du rang social que les parents espèrent pour leurs enfants, et dont ceux-ci prennent rapidement conscience. Cette phase de la vie est pénible. Elle va à l'encontre des efforts qui se développent dans nos sociétés pour éliminer les contraintes et les duretés. Il existe donc deux mouvements en sens contraire, l'un qui allonge et durcit indéfiniment les efforts de l'apprentissage, l'autre qui tâche de les rendre moins pénibles, voire les annuler. Ainsi croissent ensemble la nécessité absolue de l'éducation et les théories pédagogiques qui prétendent la rendre agréable. Par exemple on supprime le « par cœur », on rend les notations de plus en plus vagues : depuis le quart de point qui était en usage il n'y a pas si longtemps, jusqu'à une classification par A B C D, et l'on en vient à juger toute classification comme injuste, inutile, traumatisante. L'élargissement indéfini de l'effectif scolaire compense-t-il la baisse de « niveau » ? On en dispute interminablement. Ce n'est pas impunément que l'on passe du certificat d'études au bac pour tous, à la licence pour tous, et bientôt au doctorat pour tous.

Le monde de l'islam n'éprouve pas une frénésie éducative comparable. Il semble que ce soit au contact du monde occidental que soit apparue la nécessité de l'école et de ses niveaux étagés. Pourquoi, dans ce monde, faudrait-il faire passer l'enfant dans ces dures années scolaires ? Le bon vieillard fait réciter le Coran et si l'enfant est turc et ne sait pas l'arabe il l'apprend néanmoins par cœur. N'est-ce pas suffisant ?

La religion musulmane est rationnelle et sans mystère, ce qui est un argument apologétique face à la religion biblique, remplie de miracles et de mystères. C'est pourquoi cette dernière est une perpétuelle incitation à penser, car il faut bien que les points de dogmes puissent être expliqués et que les mystères, expliqués jusqu'à un certain point, cessent d'être déraisonnables. L'islam se passe de cette réflexion et au lieu de « théologie » se contente du *kalām*, défense de l'islam contre les apologistes juifs et chrétiens.

La société qui se déduit du Coran est en principe une société de paix. Les tensions sont repoussées à la frontière au-delà de laquelle s'étend « le pays de la guerre ». Dans cette

société réglée par la loi, stable et tranquille, on ne voit pas pourquoi les hommes auraient besoin d'une instruction pour faire leur trou dans une société comme la nôtre en perpétuel mouvement, en hiérarchie instable, divisée en individus et toujours en concurrence. Le savoir est un luxe. Il est nécessaire aux musulmans intégrés dans nos sociétés, mais pas forcément dans les sociétés traditionnelles.

Le plus célèbre traité politique qu'a produit le monde musulman, celui d'Ibn Khaldoun, au XIV<sup>e</sup> siècle, décrit le rythme entre l'intérieur, sédentaire, réglé, civilisé, et l'extérieur nomade, plus sauvage, plus viril. De temps en temps l'extérieur envahit l'intérieur, et au bout d'un certain temps, devenu sédentaire et civilisé, il subit la menace d'un extérieur renouvelé. Et cela recommence. Dans l'esprit d'Ibn Khaldoun, lui-même un savant distingué dans beaucoup de matières, l'instruction pour le plaisir telle qu'on la cultive à l'intérieur est un facteur de faiblesse vis-à-vis des guerriers de l'extérieur.

L'infiniment complexe et conflictuel problème de l'enseignement dans nos sociétés fait hésiter à prononcer un jugement général. Je ne sais pas s'il est vrai que dans le monde de l'Université se développe un manque de zèle, allant jusqu'au dégoût, au moins à la lassitude et l'indifférence. L'étudiant autrefois jouissait d'un grand prestige. Il n'en jouit plus maintenant que tout le monde est étudiant. Ce déclassement touche aussi les professeurs d'Université, autrefois vénérés<sup>(5)</sup>, aujourd'hui ramenés à la mesure de leur rang dans l'échelle des traitements. Peut-être nous rapprochons-nous à notre insu des valeurs de l'islam et d'une considération plus modeste du savoir, inutile au salut, et ne valant pas une heure de peine.

Il faudrait dire un mot de l'évolution des programmes et du contenu des enseignements. En comparaison du début du XX<sup>e</sup> siècle, l'évolution est profonde. Je ne regarderai que l'enseignement de l'histoire. L'histoire enseigne la prudence, l'art de juger les proportions, la gravité ou le peu de gravité de la situation, la distance qu'il convient d'observer entre les jugements d'aujourd'hui et les mœurs du passé. C'est ce qu'on appelle le sens de l'histoire. L'enseignement de l'histoire subsiste dans l'enseignement supérieur, là du

(5) Au moins au XIX<sup>e</sup> siècle.

moins où elle n'est pas défigurée par l'idéologie. Nous avons vu comment le régime communiste et son jumeau nazi ont mis la main sur l'histoire. Sous ce nom auguste, le passé est oblitéré. La mainmise idéologique rend impossible de savoir comment « les choses se sont réellement passées » (Ranke). Les manuels d'histoire à l'usage de l'enseignement secondaire étaient jusque dans les années 1960 de copieux volumes chiches en images, riches en analyses, bourrés de dates. Les nouveaux, très minces, sont des collections d'images. La chronologie est presque absente. Ce sont des manuels d'histoire intemporels. Nous nous éloignons de l'histoire, de la conscience du temps mesuré depuis un point de départ et dans toutes ses étapes fixées par la chronologie. Nous nous rapprochons de l'indifférence à la date et au temps historique qui marque la vision du monde de l'islam <sup>(6)</sup>.

## L'art

Dieu interdit aux juifs de représenter quoi que ce soit. C'est un commandement. Platon estime que la représentation plastique éloigne de plusieurs degrés de la réalité. Dieu appartient à un ordre de réalité trop élevé pour que l'image divine que les hommes fabriquent ait quelque rapport avec elle. Les chrétiens auraient volontiers la même conviction, mais le dogme de l'Incarnation les oblige à croire que Jésus de Nazareth est Dieu et homme et que par conséquent il peut être représenté. Et, s'il le peut, les autres choses aussi. La dispute entre iconophiles et iconoclastes a occupé plusieurs siècles. Calvin revient à la position de l'Ancien Testament en ce qui concerne l'image divine. Mais les nouveaux courants philosophiques interposent devant l'artiste de nouveaux obstacles. Il doit être génial, il doit être sublime. Kant loue la position musulmane. Hegel pense que l'art est fini, parce que les hommes modernes ne croient plus à la religion qui avait rendu l'art licite et possible. De fait, les courants principaux de l'art moderne s'éloignent de la représentation des objets naturels. Des thèmes aussi anciens que la représentation du visage et du corps humain – divin ou simplement humain –, du

paysage, des scènes sociales, n'arrivent plus à être traduits en images. La peinture devient abstraite. Dans l'art dit contemporain, c'est l'artiste qui décide que son geste, quel qu'il soit, appartient ou non à l'art.

L'islam dans le Coran ne reçoit pas l'ordre de ne pas représenter <sup>(7)</sup>. Il n'a pas besoin d'une interdiction spécifique sur ce point. Il s'accorde avec la Torah sur le point que la représentation présente un danger d'idolâtrie, le pire de tous les dangers. Il s'accorde aussi avec Platon, en ce que Dieu est infiniment éloigné, et que sa représentation est tout simplement impensable. L'islam est en affinité avec toutes les formes de l'iconoclasme chrétien et post-chrétien.

## La religion

La religion chrétienne est une religion de la foi. La foi est un don de Dieu qui permet au fidèle d'apercevoir certaines vérités que le degré d'intelligence accordé à la nature humaine ne lui permet pas de comprendre à fond. La foi se distingue ainsi du savoir. L'islam est une religion de la croyance qui porte en même temps la conviction d'un savoir. Chaque homme porte à sa naissance un noyau de savoir suffisant. Il se peut que sous l'influence du paganisme ou des religions bibliques ce savoir soit brouillé. Mais la conversion à l'islam remet l'homme en possession de ce savoir primordial. Il porte d'abord sur l'évidence de Dieu. Ensuite sur ce qu'il a à faire, c'est-à-dire obéir aux préceptes que Dieu lui a donnés par le saint Coran qui est Dieu lui-même. Pour les chrétiens, Dieu n'est pas évident.

Le christianisme est une religion dogmatique. La foi est obscure. Si elle est traduite en paroles, en concepts, elle peut facilement être infidèle à elle-même, se trahir. Alors le dogme, produit par l'Église, garanti par elle, se propose pour interpréter correctement la foi, pour lui donner une expression juste et corriger ce qu'elle aurait de fautif si on la laissait s'exprimer dans sa pure spontanéité. C'est une tâche interminable. De génération en génération il faut fournir une norme qui fixe la foi sans la déformer. La norme change, mais l'Église doit faire en sorte qu'elle soit

(6) Ce rapprochement n'est pas une contamination par l'islam. Il est simplement analogique.

(7) Dans le Hadith on trouve des interdictions formelles.

homogène à elle-même. Tout cela est fatigant et l'intelligence se fatigue.

Le plus grand effort intellectuel fourni par l'Église se situe dans ses débuts et atteint son sommet à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Depuis, sans que l'effort se relâche, il perd de sa confiance en soi, et il est perturbé par des contre-courants critiques. La foi ne marche plus au même pas que la raison raisonnante. Cependant la foi trouve d'autres voies pour vivre et subsister. Dieu est être, il est aussi amour. Si on ne peut le comprendre on peut toujours l'aimer (et en être aimé).

Voyons ce qu'il en est apparemment aujourd'hui. La religion chrétienne se « dédogmatise ». Quand on interroge les fidèles sur ce qu'ils croient, on est surpris de ce qu'ils croient. Les enquêtes indiquent que des dogmes fondamentaux comme la Trinité apparaissent si dépourvus de sens qu'ils sont laissés de côté, sans plus être interrogés. Le péché originel subit le même sort, et peu à peu tout le dogme. Dans le vide pullulent d'autres croyances, la métempsychose, les gnosés ésotériques, des figures produites par l'imagination. Beaucoup ne croient plus à la survie de l'âme, à la vie éternelle, au Jugement. La religion catholique repose encore sur un certain nombre de routines. Les familles respectent quelques sacrements, baptême, mariage, les rites de funérailles. Elle repose aussi sur un sentimentalisme religieux, sur un état d'âme affectif qui s'estime tourné vers les hauteurs. L'évolution conduit au relativisme bienveillant. Toutes les religions se valent. L'important est d'être gentil les uns pour les autres. La religion humanitaire garde un seul article de foi : il n'y a pas d'ennemis. Tout le monde est bon. Il est interdit d'avoir des ennemis et les seuls ennemis sont ceux qui en ont.

On publie cependant des ouvrages sérieux. Les pères de l'Église et les docteurs du Moyen Âge font l'objet d'une édition sérieuse et d'un commentaire savant. Il paraît des livres de haute théologie. Ils sont lus par très peu de fidèles, qui en général appartiennent au clergé régulier ou à des cercles discrets de réflexion et d'étude. L'ignorance de la majorité s'explique de plusieurs manières. Au fidèle ordinaire l'obligation de s'enquérir indéfiniment sur le sens de sa religion n'est plus demandée. Il suffit qu'il pratique la gentillesse, la bienveillance active envers le genre humain.

Depuis les années 1930 et surtout depuis Vatican II, sous l'influence du marxisme et longtemps sous la concurrence du communisme, l'enseignement chrétien est massivement social.

Le christianisme voudrait être ce que l'islam prétend qu'il est : une religion d'amour, de tolérance et de paix. RAMP. Mais, comme l'islam ne se présente pas à première vue comme cette religion, elle pourrait séduire pour des vertus contraires. La nature de plus en plus fluide et vague de la religion chrétienne peut donner la nostalgie de ce qu'elle était autrefois : une religion stricte, ordonnant des comportements rigides. Dans ce dernier cas, l'islam peut attirer une sympathie. Il offre en effet un cadre large, tolérant, mais en même temps ne plaisante pas sur quelques devoirs. Le jeûne a presque disparu de la pratique catholique. Aussi les catholiques, au premier chef le Pape François, admirent-ils le sérieux du ramadan et d'autres manifestations de piété devenus presque invisibles chez eux.

## Passer à l'islam

Tous les chemins de l'Occident moderne ont l'air de mener à l'islam. Toutes ses pentes descendantes aboutissent à ce point bas, mais stable, qu'est la religion du Coran.

Mais peut-être pas si stable que ça...

Il faudrait ici faire droit aux critiques qui m'ont été faites par mes amis. L'islam ne fait pas envie parce qu'il est en crise et que la crise, bien que de nature différente, est aussi grave que la nôtre. Une de ses causes est le contact avec l'Occident. Le monde musulman en importe des désirs qui sont étrangers au monde du Coran, des Hadiths, des Chariats. Les mœurs attirent. Le mariage musulman est corrompu par le mariage occidental fondé sur l'amour et la liberté des conjoints. Le « développement » est une notion étrangère à l'islam. Un des sentiments de supériorité que nous nourrissons envers le monde arabe est qu'il est incapable de ce développement multiple et rapide dont nous pensons qu'il est nécessaire et normal. L'islam classique n'a cure de se « développer ». Il a cependant avec plaisir perçu des sommes immenses. Elles étaient un don de la providence comme étaient les gisements pétrolifères. Mais assez vite il a dû entrer dans le système économique

mondial pour gérer cet argent, le faire fructifier, s'équiper à la moderne comme font ces villes qui s'élèvent comme des mirages dans le désert. De là des discordances de toutes sortes. Une des premières est l'importation du système d'enseignement à l'européenne. On s'est mis à réfléchir sur la « démocratie » et à faire des « révolutions » qui jusqu'ici ont toutes échoué. Ces considérations évidentes font douter de ce que j'ai voulu montrer. Le problème est rendu plus compliqué. Au lieu que l'Occident en décomposition se recompose dans le monde musulman, la crise de celui-ci s'enchevêtre avec la nôtre et le tableau général peut devenir illisible. L'islam est l'islam, cependant, toujours à l'arrière-plan de ces évolutions déstabilisantes et précaires. Je reviens donc à mon thème avec plus de modestie et de crainte.

La conversion à l'islam est remarquablement facile. Devant deux témoins, l'homme prononce la Shahada : « Il n'y a de Dieu que Dieu ; Mahomet est son prophète. » La première partie de la Shahada est prononçable sans arrière-pensée par tout adhérent au monothéisme. La seconde fait entrer dans la Communauté. Il n'est pas demandé de se soumettre à une épreuve comme est la circoncision des juifs. Il n'y a pas non plus de transmission comme le baptême chrétien. Le baptême est reçu, la profession de foi a le converti pour auteur responsable. Il revient consciemment à son identité originelle, car il est déjà musulman, il ne fait que le redevenir. On conçoit bien que ce passage est définitif et qu'il n'y a pas de retour en arrière. Il engage toute la descendance, car il n'a pas le caractère d'une « foi libre » privée. Il est impensable de « changer de religion ». Passer à l'islam, c'est revenir à la nature, à l'homme naturel. Le retour en arrière, le retour à une forme obsolète et périmée de la religion, comme le judaïsme et le christianisme, ou la complète abjuration sont impensables. Ce serait donner congé à la nature humaine, à la raison humaine. Ce serait se mettre hors de l'humaine condition. La peine de mort s'impose avec évidence, aussi évidente qu'est le Dieu de l'islam. Maintenant qu'il appartient à l'Umma, le musulman nouvellement converti goûte la douceur et la modération de sa religion, faite pour l'homme tel qu'il est, et « juste milieu ».

Le passage à l'islam est si facile que l'on devient musulman sans s'en apercevoir. Dans le premier siècle de l'Hégire firent défection les zones les plus anciennement christianisées, celles qui avaient été témoins du Christ et de ses apôtres, et qui avaient vu naître les pères de l'Église. On reconnaît plusieurs raisons à cette abjuration massive : la détestation partout répandue de l'État byzantin, la diminution des impôts. Le prestige des conquérants. Il faut y joindre les courants hérétiques qui trouvaient dans la nouvelle religion leur aboutissement. Ainsi l'arianisme, qui refusait au Christ la pleine divinité, le nestorianisme qui ne lui accordait qu'une qualité de prophète, l'iconoclasme. Dans l'islam, ces hérésies, qui courent encore aujourd'hui, n'en étaient plus. La constitution de l'orthodoxie rigoureuse n'était pas terminée, et beaucoup de néo-musulmans, sans goût particulier pour les disputes de doctrine, pouvaient se croire encore bons chrétiens, ou suffisamment chrétiens.

Dans les temps modernes, les pays chrétiens du nord de la Méditerranée, l'Espagne, l'Italie et même la France, étaient affligés d'une hémorragie continue de chrétiens qui allaient chercher fortune dans l'Empire ottoman. Ils apportaient leur compétence technique dont cet empire avait un constant besoin. Parfois ils revenaient en Europe et, moyennant de sérieuses pénitences, ils réintégraient la chrétienté.

Pendant plus d'un siècle, la presque totalité des territoires musulmans tomba sous la domination des Empires russe, anglais, français, c'est-à-dire, du point de vue musulman, « chrétiens ». L'islam résista victorieusement sur deux points. Rapidement les missions chrétiennes constatèrent qu'il était vain de vouloir convertir les masses musulmanes. Ensuite l'islam garda ses femmes. Il n'était pas possible aux conquérants de les épouser. Autrement dit, l'islam demeurait intact. Dans les contacts qu'ils nouèrent, les Russes, les Anglais, les Français apprirent à apprécier les musulmans. Ils surent collaborer avec eux, leur donner leur estime et parfois leur amitié dans des domaines comme la chasse et la guerre. Ils admirèrent leurs vertus naturelles, leur courage, leur hospitalité, leur générosité.

Aujourd'hui, les pays musulmans ont recouvré leur indépendance. La pression démographique les a installés en grand nombre en Europe, particulièrement en France. Les

temps paraissent mûrs pour de grandes mutations religieuses.

La voie la plus commune du passage d'une religion à l'autre est le mariage. Le musulman épouse une femme non musulmane, parce qu'elle lui plaît, et qu'en outre, pour le musulman étranger, elle lui apporte à terme la nationalité qu'il convoite. Leurs enfants seront musulmans. La non-musulmane embrasse le plus souvent la religion de son mari, et ses enfants seront musulmans. Il arrive, mais rarement, qu'un non-musulman veuille épouser une musulmane. Il devra se convertir au moins formellement, et ses enfants seront musulmans.

Dans les zones où les musulmans sont nombreux, la conversion peut se faire par simple contagion sociale. Les enfants immergés dans des populations scolaires majoritairement musulmanes (40 % dans la ville de Béziers, par exemple) peuvent par esprit de camaraderie passer aux mœurs religieuses de leurs amis et observer le ramadan sans être retenus par leur religion précédente, s'ils en ont une.

Il arrive qu'un homme, las du monde occidental, envisage clairement de passer à l'islam, parce qu'il est convaincu qu'il est la vraie religion. Tel fut par exemple l'aventure de René Guénon, esprit distingué, qui après avoir suivi des itinéraires spirituels compliqués finit par s'établir au Caire avec sa famille sous le nom d'Abd al Wahid Yahia. De tels esprits ne veulent pas renoncer à l'intelligence, laquelle devient rapidement inutile dans l'islam au profit de la contemplation et de la rêverie. Il existe pour eux un secteur de l'islam où il est permis de spéculer : la mystique soufie. Ils s'y intéressent parce qu'elle leur permet de garder une vie de l'esprit et d'y retrouver, par exemple, la tradition néo-platonicienne toujours présente dans le soufisme. Massignon, à partir de la vie du soufi El Halladj, reconstruisit un islam parachrétien et devint un passeur efficace qui influença le monde catholique et le persuada de la nature quasi biblique du Coran. Les intellectuels deviennent musulmans par le soufisme, ce qui leur permet de rester prestigieux dans leur milieu.

## Autres problèmes

Rémi Brague remarquait récemment que ce qui nous empêchait de comprendre l'islam venait de ce que nous le regardions selon l'expérience du christianisme moderne. C'est le fait de nos gouvernants. De tradition républicaine, ils se souviennent des tracasseries qu'ils ont subies ou fait subir au catholicisme au début du xx<sup>e</sup> siècle. Ils ont passé une loi de séparation d'avec l'État, qui finalement a été bien acceptée de part et d'autre. De son côté, le catholicisme français évoluait. Il est passé d'un ancien-régimisme à un démocratisme pluraliste. Nos gouvernants espèrent donc qu'ils trouveront dans l'islam un corps représentatif, ainsi que l'était l'Église hiérarchique, avec lequel ils trouveront un compromis permettant la coexistence et, d'autre part, que l'islam, sous l'effet de la civilisation moderne et de sa force contagieuse, évoluera pour devenir une croyance entre les autres sous un régime qui les accepte toutes. Les autorités ecclésiastiques espèrent la même chose. Voyant que l'islam croit au même Dieu, que son code moral est analogue, ils comptent que l'esprit de tolérance, dont l'islam se flatte, le conduira à accepter la réciprocité, à savoir que les chrétiens soient aussi libres en islam que l'islam l'est dans les pays de civilisation chrétienne. Le « véritable islam », comme disent ces autorités, est une religion d'amour, de tolérance et de paix.

L'islam est un bloc. Si on l'appréhende par le haut, on ne le comprend pas. Il charrie une législation d'origine directement divine, dont il ne peut pas s'éloigner aussi facilement que les chrétiens qui s'adaptent au changement des mœurs. Mais le bloc musulman, tel un iceberg dans sa partie invisible, s'enfonce encore plus profond que la confession de foi et les obligations légales. Il touche la relation au monde. J'ai exposé sa relation au temps. Elle est cohérente avec sa représentation de la nature. Celle-ci est entièrement suspendue à chaque instant à la volonté créatrice d'Allah. L'homme est recréé à chaque instant de sa vie. Le soleil brille parce que Dieu l'ordonne. Quand il se couche, rien ne dit qu'il reparaitra au matin. Il faut que Dieu le fasse réapparaître. L'ombre de l'homme sur le sol ne se déduit pas de ce que le soleil est derrière lui. L'ombre est créée positivement. Autrement dit il n'y a pas de nature autonome. Tout ce qui

est, tout ce qui arrive dépend absolument de la volonté divine.

Je pense que les soubassements du bloc musulman sont ceux qui donnent à l'islam son identité profonde. Ils lui confèrent son attrait, qui est de soulager l'homme de vivre dans l'histoire, dans le temps, dans le libre arbitre, dans l'appréhension des lois naturelles inéluctables, dans la crainte du futur.

C'est pourquoi les politiques de nos gouvernements qui visent l'assimilation partielle ne réussissent pas. On donne aux musulmans la liberté religieuse. C'est fait, ils construisent autant de mosquées qu'ils veulent. On leur donne, selon la proposition de Pierre Manent, la liberté des mœurs. Ils l'ont déjà ou presque. Viandes halal, foulard, aménagements des cantines, des piscines, etc. Mais on ne s'est pas rapproché d'un pouce de l'islam vrai, qu'on s'obstine à ne pas voir tant les lunettes chrétiennes sont trompeuses.

Nous pourrions réfléchir aux leçons de l'histoire telles que l'enseignait il y a peu cette ancienne discipline. Partout, la coexistence des musulmans et des chrétiens a été difficile et finalement impossible. Les chrétiens ont été expulsés ou convertis, les musulmans ont été expulsés. Ils semblaient tranquilles et bien fixés les paysans musulmans d'Andalousie, de Malte, de Grèce, de Crimée, des Balkans. Ils n'étaient pas menaçants les chrétiens de Syrie, d'Égypte, de Mésopotamie et du Maghreb. Les uns et les autres ont dû partir. Pourquoi ? Ce n'était pas affaire de religion, mais d'une différence touchant la racine de l'homme et sa relation au monde qui était devenue à la longue insupportable de part et d'autre <sup>(8)</sup>.

ALAIN BESANÇON

<sup>(8)</sup> On pourrait donc croire que les deux mondes se sont séparés à la manière d'une émulsion instable, comme l'huile et le vinaigre. Il pourrait en être différemment si les deux mondes mélangés sont l'un et l'autre en crise profonde.

### LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

*La social-démocratie enfin. Elle n'est pas toujours gaie. Elle a un peu, comme la vérité selon Renan, quelque chose de triste. Elle n'a jamais suscité chez les intellectuels et même dans les foules l'enthousiasme des grandes folies criminelles du siècle passé, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme. Il est même aujourd'hui de bon ton de prétendre qu'elle est dépassée. Je m'inscris radicalement en faux contre cette idée superficielle et, pour le coup, vicieusement réactionnaire. Que demandent les ouvriers chinois, indiens, brésiliens ? De la social-démocratie. C'est-à-dire le maximum de protection sociale compatible avec un minimum incompressible de liberté. Et cela en commençant par les plus faibles. Seuls les tenants d'un libéralisme dévoyé prétendent le contraire. C'est aussi ce que demandent les salariés et l'immense majorité du peuple de France, de gauche et de droite. Au point que je n'hésiterai pas à dire que tout Français a désormais deux familles : la sienne, plus la social-démocratie.*

*« La France est radicale », disait Barrès à Thibaudet en descendant de la colline de Sion, la fameuse colline inspirée, dans les années vingt. Aujourd'hui la France est social-démocrate.*

Jacques JULLIARD, discours prononcé à l'Élysée le 3 octobre 2016, lors de la cérémonie au cours de laquelle le président de la République a décoré Jacques Julliard des insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

## L'AMOUR DE LA LIBERTÉ ET DE LA DIGNITÉ HUMAINE

*On veut absolument faire de moi un homme de parti et je ne le suis point ; on me donne des passions et je n'ai que des opinions, ou plutôt je n'ai qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes gouvernementales ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme. On me donne alternativement des préjugés démocratiques ou aristocratiques ; j'aurais peut-être eu des uns ou des autres, si j'étais né dans un autre siècle et dans un autre pays. Mais le hasard de ma naissance m'a rendu fort aisé de me défendre des uns et des autres. Je suis venu au monde à la fin d'une longue Révolution qui, après avoir détruit l'état ancien, n'avait rien créé de durable. L'aristocratie était déjà morte quand j'ai commencé à vivre et la Démocratie n'existait point encore ; mon instinct ne pouvait donc m'entraîner aveuglément ni vers l'une ni vers l'autre. J'habitais un pays qui pendant quarante ans avait essayé un peu de tout sans s'arrêter définitivement à rien, je n'étais donc pas facile en fait d'illusions politiques. Faisant moi-même partie de l'ancienne aristocratie de ma patrie, je n'avais point de haine ni de jalousie naturelle contre l'aristocratie et, cette aristocratie étant détruite, je n'avais point non plus d'amour naturel pour elle, car on ne s'attache fortement qu'à ce qui vit. J'en étais assez près pour la bien connaître, assez loin pour la juger sans passion. J'en dirai autant de l'élément démocratique. Aucun souvenir de famille, aucun intérêt personnel ne me donnait une pente naturelle et nécessaire vers la Démocratie. Mais je n'en avais reçu pour ma part nulle injure ; je n'avais aucun motif particulier de l'aimer ni de la haïr, indépendamment de ceux que me fournissait ma raison. En un mot, j'étais si bien en équilibre entre le passé et l'avenir que je ne me sentais naturellement et instinctivement attiré ni vers l'un ni vers l'autre et je n'ai pas eu besoin de grands efforts pour jeter des regards tranquilles des deux côtés.*

Alexis DE TOCQUEVILLE à Henry Reeve, 22 mars 1837, in *Œuvres complètes*, tome VI-1 (correspondance anglaise), Gallimard, 1954, p. 37-38.